

---

Philippe BÜTTGEN, Alain RAUWEL (dir.), *Théologie politique et sciences sociales. Autour d'Erik Peterson*

Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « En temps & lieux », 2019, 342 p.

Pascale Gruson

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/assr/57237>

DOI : 10.4000/assr.57237

ISSN : 1777-5825

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2020

Pagination : 151-153

ISBN : 978-2-7132-2826-1

ISSN : 0335-5985

**Référence électronique**

Pascale Gruson, « Philippe BÜTTGEN, Alain RAUWEL (dir.), *Théologie politique et sciences sociales. Autour d'Erik Peterson* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 192 | octobre-décembre 2020, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 22 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/57237> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.57237>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 janvier 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Philippe BÜTTGEN, Alain RAUWEL (dir.), *Théologie politique et sciences sociales. Autour d'Erik Peterson*

Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « En temps & lieux », 2019, 342 p.

Pascale Gruson

---

## RÉFÉRENCE

Philippe BÜTTGEN, Alain RAUWEL (dir.), *Théologie politique et sciences sociales. Autour d'Erik Peterson*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « En temps & lieux », 2019, 342 p.

- 1 Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le juriste et philosophe Carl Schmitt (1888-1985) publiait un essai sur la théologie politique (*Théologie politique*, 1988 [1922, 1969]). Il y développait l'hypothèse de liens qui unissent nécessairement les deux domaines : parce qu'elle est essentiellement dogmatique et ne vaut que par l'énoncé de dogmes, la théologie est en soi un support juridique et normatif qui est en mesure de légitimer l'autorité d'un pouvoir temporel et, réciproquement, la légitimité d'un pouvoir temporel suppose une juridiction dogmatique qui induit un référent théologique. Ce lien a fait preuve de son efficacité au temps de l'Empereur Constantin (272-337), permettant à celui-ci d'établir la stabilité de l'Empire romain. Par sa conversion, il reconnaissait en effet la pleine appartenance des communautés chrétiennes à celui-ci, dès lors qu'elles s'étaient accordées, au concile de Nicée (325), sur le dogme de la Trinité – un seul Dieu en trois personnes : Père, Fils, Saint-Esprit. Ce dogme distinguait alors clairement le christianisme du judaïsme.
- 2 Dans son essai, Carl Schmitt – catholique convaincu – élabore une vive critique de la théologie protestante libérale, telle qu'elle s'était développée avant 1914, notamment dans le sillage du théologien Adolf von Harnack (1851-1930) et grâce aux progrès de l'exégèse biblique. Ces avancées de la connaissance desserraient abusivement, selon Schmitt, les liens entre théologie et politique, notamment parce qu'elles modifiaient

sensiblement le regard porté sur les institutions ecclésiales : les chrétiens n'en avaient plus nécessairement besoin pour prendre des responsabilités, y compris d'ordre éthique et politique. Ils avaient peu à peu intériorisé leur fidélité au message de l'Évangile. Par ailleurs, dans le cadre de rapides développements industriels, les problèmes politiques, leurs urgences, leurs horizons se posaient en termes renouvelés.

- 3 Cependant, la guerre, l'instabilité angoissante de l'immédiat après-guerre, étaient autant de sources d'obscurité que Schmitt attribuait à une fragilisation fatale des assises dogmatiques et normatives du pouvoir politique. Prise au pied de la lettre schmittienne, cette hypothèse ne peut manquer d'être inquiétante. Schmitt fut effectivement un support du régime nazi, en raison de l'autorité reconnue à un chef légitimé par une vision du monde. Et on ne saurait trop s'inquiéter actuellement de la confusion des registres du politique et du théologique, sous forme d'intégrismes aveugles, tels le cri de ralliement des tenants de l'islamisme, l'hindouisme nationaliste et sans aucun doute aussi les interventions sans retenue de certaines Églises évangéliques pour soutenir des pouvoirs politiques violents et incompetents.
- 4 Comment se préserver de cette confusion qui tue tous les ressorts, tant du théologique, lequel ne saurait se dire comme « Dieu dans le monde », que du politique, lequel ne saurait être réduit au seul exercice d'un pouvoir autoritaire ? La question s'inscrit dans une longue histoire faite d'allers et de retours, de méandres, de déviations. Et sa réponse ne saurait se trouver dans une configuration qui invoquerait l'urgence d'une pleine sécularisation, car on a bien compris que l'on peut trouver dans une société laïque, si ouverte soit-elle aux progrès de la science et de la technique, la menace de redoutables intégrismes, non seulement ceux qui ont déjà été indiqués, mais aussi ceux qui peuvent se greffer sur certains usages du mot « gouvernance », sur la formulation de certains espoirs mis dans une intelligence construite sur des algorithmes (évidemment inaccessibles à l'intellection de beaucoup) dont se déduiraient de nécessaires et légitimes contraintes (d'ordre parathéologique peut-être).
- 5 Il faut être reconnaissant à Philippe Büttgen et Alain Rauwel d'attirer l'attention sur le risque d'une confusion de registres entre théologie et politique, au détriment tant de l'une que de l'autre, en proposant une réflexion à plusieurs voix (sociologues, philosophes, historiens, politologues) sur la figure et l'œuvre du théologien Erik Peterson (1890-1960). Ce théologien est en effet l'un des premiers contradicteurs de Carl Schmitt, l'un de ceux qui ont su dénoncer la confusion des registres que celui-ci développait. D'abord voix protestante (il a été à ce titre professeur à Göttingen puis à Bonn), il s'est peu à peu tourné vers l'Église catholique, puis converti, s'installant à Rome au début des années 1930 pour y demeurer jusqu'à sa mort.
- 6 Peterson n'est pas une figure très médiatique dans notre actualité. Mais de son vivant il était bien connu, en particulier du fait de ses recherches très pointues sur les Pères de l'Église. Le Père Jean Daniélou (1905-1974), devenu cardinal en 1969, a souvent sollicité sa collaboration, en particulier sur Eusèbe de Césarée, publiant ses articles dans la revue *Dieu Vivant*. Il a été aussi une figure importante dans le combat mené par les théologiens de la libération en Amérique latine. Une édition scientifique de son œuvre et de sa correspondance, par les soins de Barbara Nichtweiß (Erik Peterson, *Ausgewählte Schriften*, ed. Barbara Nichtweiß, Wurtzbourg, Echter, 10 volumes parus entre 1994 et 2019 ; Barbara Nichtweiß, *Erik Peterson, Neue Sicht auf Leben und Werk*, Fribourg, Bâle, Vienne, Herder, 1994) donne désormais accès au cheminement exigeant et patient qui

fut le sien pour construire les arguments qui annulent toute pertinence aux thèses de Schmitt.

- 7 L'un des premiers articles, publié en 1925 et introductif à tous ses travaux ultérieurs, défie le propos de Schmitt en son point central, puisqu'il pose cette question : « Qu'est-ce que la théologie ? » (*Was ist Theologie*, 1925 ; une traduction française est disponible dans *Le monothéisme, un problème politique et autres traités*, Bayard, 2007). Elle se dit plus précisément dès les premières pages : qu'est-ce que la théologie par laquelle un sens s'appréhende pour le christianisme ? À cette question, on peut trouver réponse dans les Évangiles, plus précisément peut-être celui de Jean. Une phrase l'intéresse particulièrement : « En vérité, je vous le dis. » Jésus l'utilise très souvent pour introduire ses discours. Mais elle ne se rapporte jamais à la consolidation d'un ordre intramondain. Elle s'adresse à ceux qui se tournent vers l'espérance du Royaume, c'est-à-dire vers la « Cité de Dieu ». Si un cadre dogmatique peut en résulter sans aucun doute, ce n'est pas celui auquel pense Schmitt. Ici la juridiction qui en résulte, celle que les pères de l'Église, tel Eusèbe de Césarée, esquissent, est tout à fait interne à l'Église chrétienne. C'est une liturgie dans laquelle la communauté qu'elle rassemble fait place à l'acclamation de Dieu (*Heis Theos*) ; elle tourne le regard vers une Cité qui n'est pas de ce monde. Des anges habitent dans la Cité de Dieu et s'y disputent au nom des nations dont ils ont la charge (en particulier ceux que l'Apocalypse met en scène). Pour Peterson, cette dogmatique est le cadre d'une Église chrétienne qui se sépare nettement du judaïsme, d'une Église portée par une dimension essentiellement mystique, ce qui n'a rien à faire avec la légitimité d'un pouvoir temporel dans le monde.
- 8 Tel qu'introduit par les différents auteurs de ce livre, les travaux de Peterson, documentés par une connaissance très profonde des pères de l'Église, sont de nature à démontrer la dangerosité des thèses de Schmitt, à ceci près peut-être que la dimension mystique peut parfois se dévoyer dans l'ordre intramondain. Pour beaucoup d'auteurs de l'ouvrage, la critique de Peterson à l'endroit de Schmitt est d'autant plus porteuse et significative que le théologien partageait avec le juriste et philosophe une même détestation de la théologie libérale protestante et de ses retombées au sein des institutions ecclésiales, soit une mise en question assez radicale de toute autorité fondée sur des dogmes. Pour des théologiens libéraux comme Adolf von Harnack, Ernst Troeltsch, et beaucoup d'autres en Europe, nourris des progrès de l'exégèse biblique et de ceux de l'histoire de l'antiquité, la fidélité à l'Évangile se place d'abord dans un regard ouvert sur le monde présent, car ce monde se fait l'écho, par les progrès qu'il met en œuvre, des promesses du Royaume. C'est l'intériorité de chacun plus que l'autorité de l'Église qui peut nourrir ce regard actif et souvent optimiste (en tout cas peu obsédé du péché originel). Les positions libérales, partagées par beaucoup au début du xx<sup>e</sup> siècle, ont été à l'origine de débats très durs dans les milieux ecclésiastiques, en particulier au sein de l'Église catholique (ce qui est connu comme la crise moderniste, sévèrement réprimée par Pie X en 1907). En fait, les critiques de Peterson et de Schmitt à l'endroit de la théologie libérale protestante n'appartiennent pas au même registre. Ce n'est pas la perte de l'assise dogmatique d'un pouvoir politique dont s'inquiète Peterson, c'est l'affaiblissement de l'Église et de sa mission, c'est la perte de sa dimension mystique.
- 9 Peterson sait sans aucun doute porter un argument décisif contre la thèse de Schmitt, dès lors qu'il rapporte la théologie à l'Église, institution fondée par sa liturgie, et tout à fait distincte du monde politique. Mais par ce choix, il évite peut-être une autre

dimension de la théologie, celle qui a été développée par un de ses collègues auquel il vouait pourtant une grande estime, un collègue qui lui aussi formulait de vives réserves à l'endroit d'une théologie trop libérale, le théologien suisse réformé Karl Barth (1887-1968).

- 10 Barth a posé aussi la question de Peterson « qu'est-ce que la théologie ? ». Il l'a posée, au moment de la Première Guerre mondiale, alors que les Églises se perdaient dans des passions nationalistes, à partir d'une lecture approfondie de l'Épître aux Romains. Il l'a introduite dans une formulation aporétique : alors que la théologie ne peut se rapporter qu'à la Parole de Dieu, c'est une parole humaine qui en rend compte. Cette difficulté pour l'argumentation, cette exigence pour la prédication, fait courir des risques, tels le risque intégriste, la déformation, l'appropriation normative de la Parole de Dieu, risque qui peut irriguer sournoisement les pouvoirs temporels, risque qui peut menacer aussi les Églises. Et c'est cette difficulté qui peut faire réfléchir alors sur la dimension éthique du politique, qui peut permettre de se rendre attentif à des responsabilités et aux horizons qu'elles engagent. C'est cette difficulté qui suppose un exposé théologique et certainement aussi une dogmatique. Mais celle-ci ne saurait définir Dieu dans le monde. Elle dessine l'espace (dialectique) du Dieu caché, du Dieu révélé, celui qui oblige à une réflexion dans le présent, telle que confrontée à des complexités, des obscurités, des violences, des décisions à prendre dans le *hic et nunc* (le « *Hier stehe ich* », là je me tiens, de Luther). Peterson a espéré que Barth se rallierait à son propos plus mystique. Leur correspondance à ce sujet, très tendue, très éprise de théologie, figure dans le livre, remarquablement introduite et annotée. Elle est passionnante.
- 11 Grâce aux articles qui le composent, aux écrits de Peterson auxquels il donne accès, ce livre aide à configurer un espace entre théologie et politique, riche de questions qu'il importe de travailler dans notre présent, car elles peuvent aider à une vigilance accrue à sa complexité, comme à certaines simplifications ambiguës qui risquent de légitimer abusivement certains rapports de pouvoir et leur violence.